inter
ART ACTUEL
AUTOMNE 2007 97

Giordano **Bruno**

« Vous qui prononcez contre moi cette sentence, vous avez peut-être plus peur que moi qui la subis. »



Esprit nomade, hérétique parmi les hérétiques, philosophe et poète... Giordano Bruno : un « Fluxus » vers la philosophie totale

par Giovanni Fontana



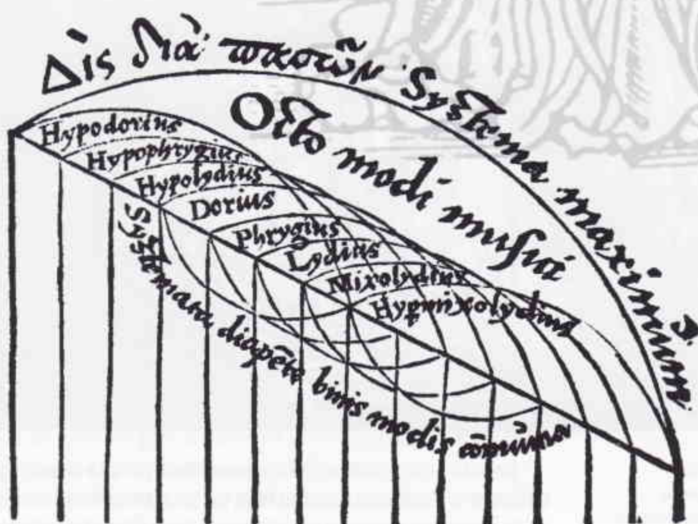
Sans doute, l'un des plus grands mérites de Giordano Bruno (figure géniale dans la culture de tous les temps, esprit nomade, hérétique parmi les hérétiques, philosophe et poète, cosmologue et explorateur lucide des mécanismes de l'intelligence et des sens) a été celui d'avoir relancé la philosophie vers la dimension scientifique moderne. Il considérait la philosophie comme un moyen fondamental de connaissance, au-delà des conditionnements de la théologie et des opinions préconçues de l'Église.

Selon Bruno, la vie ne peut pas être séparée de la philosophie, comme la philosophie ne peut pas humilier la vérité. Nuccio Ordine (critique littéraire et historien de Bruno) note justement qu'il « écrit ses œuvres, mais en même temps ses œuvres écrivent sa vie. Ce n'est pas un hasard si la dernière page de sa philosophie coïncide avec le bûcher de Campo dei Fiori »[1]. Dans cette phrase, l'écho tragique de la vie du philosophe retentit dans un « Fluxus » magique d'idées courageuses qui arrivent à toucher de façon singulière notre monde en crise.

Bruno pense que savoir, vérité et justice sont des valeurs qu'on ne peut pas négliger et auxquelles on doit se référer d'une manière complètement désintéressée. Le philosophe critique âprement ceux qui usent de la doctrine dans un but lucratif. Cet aspect est bien souligné par Nuccio Ordine dans son œuvre *La soglia dell'ombra*[2]. Dans la préface de ce livre, Pierre Hadot (professeur honoraire du Collège de France) écrit que le danger de mort pour la philosophie et pour l'humanité est la logique du profit dans la société de consommation et de compétition. Le fait est que le discours philosophique (fondamental pour donner un sens à la vie) devient une marchandise et cesse d'exprimer la pensée objective et d'orienter la vie désintéressée du philosophe pour se soumettre à des raisons politiques ou à des impératifs commerciaux, individuels ou collectifs. D'après Hadot, Nuccio Ordine évoque justement ces pénibles tendances de notre époque, dans laquelle « les savoirs scientifique et humanistique risquent de plus en plus d'être au service du profit et du marché ou au service d'un vain exercice du pouvoir académique »[3].

Nuccio Ordine souligne l'actualité de Bruno de cette façon :

> À cette époque dans laquelle les écoles et les universités sont transformées en entreprises et le savoir devient un moyen pour se conformer aux logiques du marché, les réflexions de Bruno apparaissent comme un avertissement : elles revendiquent la gratuité du savoir. On ne doit pas étudier pour accumuler des richesses et du pouvoir. On étudie pour se comprendre soi-même et le monde. Pour apprendre à penser avec une attitude critique. Mais le savoir, au contraire de ce que certaines pédagogies hédonistes veulent faire croire, n'est pas un cadeau, mais le fruit d'une conquête très fatigante [...]. Toute l'existence, pour Bruno, se réalise [...] dans une inépuisable recherche du savoir. Seulement les dieux, qui savent tout, et les ignorants, qui présument savoir tout, ne cherchent pas[4].



Giordano Bruno a été un penseur cohérent jusqu'au bout et il a payé sévèrement le prix de sa *libertas philosophandi*, conçue comme un choix d'honnêteté intellectuelle et d'indépendance. En effet, pour Bruno, c'est inéquitable d'accepter une opinion pour complaisance ; c'est contraire à la valeur de la liberté humaine de se soumettre et de s'incliner devant l'autorité ; c'est très sot de croire pour habitude ; c'est absurde d'accepter une thèse parce qu'un bon nombre de personnes la juge vraie.

Michele Ciliberto écrit :

> C'est ici – dans cette attitude critique au programme – le caractère radicalement subversif de toute la philosophie de Bruno. Et quand je dis ça, je ne pense pas seulement aux positions qu'il a prises devant les Inquisiteurs, jusqu'au choix de mourir, pour défendre celle qui lui apparaissait comme l'inaliénable vérité. Je me réfère, avant tout, aux choix philosophiques et culturels qu'il a voulu faire pendant toute sa vie, en repensant, à partir de leurs fondements, les « traditions » philosophique et scientifique anciennes et modernes. Ce dernier point est aussi important que négligé : Bruno ne repousse pas a priori les philosophies du passé, y compris celle aristotélique. Il les soumet à une analyse critique scrupuleuse, en prenant comme pierre de touche leur « opérativité », les bons – ou les mauvais – effets qu'elles peuvent produire, du point de vue de la « vérité » et de la « civilisation »[5].

GIOVANNI FONTANA s'intéresse depuis 30 ans aux langages à plusieurs codes, aux techniques intermédias et aux synesthésies. Il étudie les rapports parmi les arts, il parcourt des chemins poétiques qui se trouvent aux frontières des langages, il produit des contaminations à partir des sources poétiques phonovisuelles. Par cette méthode il conçoit une nouvelle idée du texte : un *texte intégré*, un *polytexte*, un *hypertexte multipoétique*, un *ultra-texte transversal*, qui annonce la texture dynamique qui s'accomplit au-delà de la page, dans une dimension spatiotemporelle. Ses ouvrages verbovisuels sont de vraies partitions, des prétextes, des avant-textes, par lesquels il aboutit à la performance de ses *sound poems*, très appréciés par les milieux de la recherche artistique internationale. Architecte et professeur d'architecture, il a fait des études d'art, de sciences et de musique. Auteur de théâtre et, de temps en temps, metteur en scène, il s'intéresse aux arts électroniques et audiovisuels, s'adressant surtout aux formes et aux moyens de transmission de la culture, notamment en regard des problèmes technologiques.



Bûcher de l'Inquisition, miniature du XVe siècle. (Bibliothèque municipale de Toulouse).

Dans la proclamation courageuse de sa propre liberté (qui lui coûta la condamnation au feu), on peut trouver les raisons de l'ostracisme successif envers ses œuvres et, de l'autre côté, les positions limitatives de certains studieux. En particulier, c'est très significatif, le fait que les œuvres de Giordano Bruno ont été ignorées pendant trois siècles après sa mort et que certains écrits ont été traduits du latin, il y a quelques années seulement. Par exemple, ses écrits « magiques » ont été traduits en italien en 2001.

Les détracteurs ne se rendent pas. Ce n'est pas rare de lire des essais qui tracent des portraits absolument faussés du philosophe par des déformations interprétatives de ses œuvres.

Guido del Giudice, directeur du « site officiel des adeptes de Bruno », contre-attaque sans réserves envers les accusations lancées par les fondamentalistes, certains groupes cléricaux et les « nationalistes anglo-saxons travestis en studieux, encore assoiffés de vengeance pour Bruno comme s'il avait traité l'incivilité rustique de la plèbe anglaise et la pédanterie obtuse des docteurs d'Oxford »[6]. Le philosophe a été défini comme « [m]agicien, sorcier, vantard, espion, putassier, chicanier arrogant et présomptueux » au nom de l'orthodoxie et de la convenance.

En réalité, dans plusieurs domaines d'étude, il y a eu l'influence négative d'un élément qui a créé beaucoup d'ambiguïté de jugement. Il s'agit de l'étiquette de *magicien*, fortement amplifiée après les études sur la tradition hermétique de Frances Yates, qui ont eu un bon succès pour beaucoup de temps[7].

Malheureusement, malgré les nombreuses analyses critiques et l'essai de Frances Yates, qui met en évidence des nouvelles images de Bruno et ses distances face à l'hermétisme, aujourd'hui encore, il y a toujours quelqu'un qui insiste sur cet aspect, spécialement en Italie, où les valeurs du philosophe devraient être orgueilleusement soutenues.

Dans une polémique avec un journaliste du quotidien *Il Foglio*, Guido del Giudice écrit : « Dans les pays culturellement avancés comme les scandinaves, on enseigne aux enfants de l'école primaire que l'évolution de la conception de l'univers est passée par trois théories successives : la ptolémaïque, la copernicienne et, justement, la brunienne[8]. »

Hilary Gatti est une historienne qui sait bien s'opposer à l'image ésotérique de Bruno, en regardant le philosophe dans la juste perspective de la culture de la Renaissance[9]. En effet, dans la seconde moitié du XXe siècle, on a finalement compris que, dans la Renaissance, magie, hermétisme et astrologie étaient partie organique de l'idée de la connaissance du monde, fondée sur la conjugaison entre l'expérience et la raison.

Bruno est un personnage spécial en avance sur son temps. Avec sa théorie des mondes infinis, il introduit une vision bien plus vaste que celle influencée par la doctrine chrétienne, qui, à ce moment-là, dominait même dans les domaines les plus avancés scientifiquement. Quand Bruno affirme l'infinité de l'univers, Copernic, bien qu'il ait démontré la centralité du Soleil par rapport aux planètes, continue à considérer dans son système la sphère des étoiles fixes comme limite infranchissable. Pour Hilary Gatti, Bruno donne même une anticipation des théories physiques post-einsteiniennes qui furent reconnues par un savant du niveau de Ilya Prigogine (prix Nobel de chimie en 1977, bien connu sur le plan philosophique comme « théoricien de la complexité », disparu en 2003).

À l'occasion de la présentation de l'édition critique des *Œuvres italiennes* de Bruno[10], publiée par Giovanni Aquilecchia avec la coordination et la préface de Nuccio Ordine, Ilya Prigogine affirme :

> Il faudrait faire ressortir davantage Giordano Bruno comme prophète de la science humaine. Je pourrais citer plusieurs points où les problèmes posés par Bruno sont des problèmes dont nous discutons encore aujourd'hui. Un de ces problèmes est, de toute évidence, celui de l'univers infini. Nous ne savons pas si nous sommes sur un petit globe qui navigue dans un espace où se trouvent de nombreux autres univers, ou si notre univers est unique. Mais, même s'il est unique, il serait immense et, dans un certain sens, il correspondrait à l'image brunienne de l'univers infini.
>
> Bruno insiste sur l'absence du centre. Chaque point de l'univers est son centre. C'est justement ce qu'on retrouve dans le modèle homogène et isotrope de la cosmologie moderne. Chaque galaxie est entourée des autres galaxies qui s'éloignent à une vélocité proportionnelle à la distance. Il n'y a pas de centre[11].

Prigogine continue :

> Nuccio Ordine, en parlant de Bruno, a écrit : « Le choix lucide d'une philosophie de l'infini exige une participation totale qui implique nécessairement une modification de l'existence personnelle. » Il me semble que cela soit une profonde vérité. Nous sentons la nécessité que notre société soit plus conforme à la diversité et aux dimensions que nous trouvons tout autour de nous. Mais pour être en harmonie avec cet univers en continuel devenir, nous devons trouver de nouvelles méthodes d'exploration. L'univers a une dimension « narrative ». À chaque niveau, nous constatons qu'il y a une forme d'histoire. Le caractère narratif signifie qu'il y a des événements imprévisibles ; d'ici l'idée d'un univers aléatoire. Toutefois, nous sommes loin d'avoir trouvé la formulation quantitative qui correspond à la dimension de notre vision. Nuccio Ordine l'a bien mis en évidence : « Pour un homme, penser l'infini c'est, d'une certaine façon, penser soi-même comme une minuscule partie d'un tout, en manifestant avec enthousiasme la certitude que sa propre vie participe, avec les proportions nécessaires, à l'incessant mouvement de l'Univers. » C'est exactement la conclusion à laquelle j'étais arrivé dans les réflexions qui ont accompagné ma vie de chercheur et de professeur[12].

Dans *De immenso*, Bruno met en évidence le désir de l'homme d'embrasser la totalité et, en même temps, de considérer dans l'universalité ce qui lui apparaît dans la singularité. Il possède la conscience de l'immensité, mais aussi celle de la complexité des transformations infinies, auxquelles l'univers et l'homme (qui lui appartient) sont soumis. C'est un des points fondamentaux qui divisent Bruno de ses contemporains. Du reste, il arrive à entrevoir l'héliocentrisme indépendamment de Copernic en fondant ses observations sur une étude attentive des philosophes anciens, en particulier Pythagore. Il s'agit d'une sorte de retour à la pureté des origines de la pensée non conditionnée par les dogmes.

Selon Bruno, l'univers est étendu et matériel ; il est *un* et *multiple*. L'âme, qui avant apparaissait *une* dans l'*une* et *toute* dans le *tout*, est désormais âme multiple dans beaucoup de corps[13].

Les corps se divisent et se multiplient en configurations diverses. Il y a beaucoup d'âmes qui naissent. Ce sont surtout les substrats qui peuvent les accueillir ; de cette façon ce sont surtout les êtres animés qui s'engendrent.

À ce propos, je trouve très beau l'exemple du soleil qui se reflète dans le miroir : si l'unique soleil fut opposé à un unique miroir, dans ce miroir on pourrait voir l'unique soleil ; mais si, par hasard, le miroir se brisait en se multipliant en d'innombrables fragments, nous pourrions voir que chaque fragment reflète encore, tout entière, l'image du soleil. Mais dans certains fragments (soit pour leur petitesse, soit pour quelque défaut inhérent à leur surface) seulement un reflet confus paraîtra, ou encore il n'y aura aucun reflet de cette forme universelle, laquelle est toutefois présente dans eux, même sans s'expliquer dans sa totale essence. L'unique miroir brisé, les parties se multiplient comme se multiplient les sujets des âmes et des animaux ; de la même façon, si toutes les parties se fondaient encore en une masse unique, l'unique miroir existerait à nouveau : une forme unique, une âme unique.

Procès, mouvement, conception dynamique : « La nature de la matière n'admet pas une action dégagée de la vicissitude. » Le monde est un organisme vivant, en transformation continue ; la matière est dynamique. Selon Bruno, toutes les choses sont composées de deux éléments interconnectés strictement : une idée qui forme (âme, lumière, forme) et une matière active composée d'atomes. Les deux éléments, en devenir, sont infinis dans l'espace et dans le temps. Mais l'homme, comme élément de ce monde en devenir, contribue à la détermination de son propre destin, en intervenant sur les procès.

D'après Michele Ciliberto, Giordano Bruno avait une idée *naturalistique*, voire physique de l'action magique, qui débarrassait les champs soit des aspects religieux, soit des aspects *mystériques*[14].

Giordano Bruno intervenait sur des bases scientifiques, sans se poser le problème de justifier des liaisons avec le Dieu de l'Église dominante. Bruno agissait au-dehors des schèmes et refusait chaque absolutisme. À ce propos, Nuccio Ordine dit :

> Absolutisme et fondamentalisme sont les maux du présent. La cosmologie infinitiste de Bruno insiste sur la relativité des points de vue en détruisant chaque hiérarchie. Une puce et une planète ont le même poids, comme tous les êtres vivants ont la même dignité. Ce sont des questions ignorées par les partisans des combats religieux et des guerres masquées en mission de paix [...]. La tolérance est un des concepts basilaires de la philosophie de Bruno. Tolérer signifie percevoir les limites de son propre point de vue et concevoir le pluralisme, non comme obstacle, mais comme richesse. Pour Bruno, il y a les religions, les philosophies, les langues. Le débordement du nationalisme et du racisme constitue une menace très grave pour l'Europe et pour l'humanité[15].

Il ne faut pas oublier que Bruno se distingua même pour sa forte opposition à la conquête violente du « nouveau monde ».

Pierre Hadot nous rappelle la condamnation de Bruno contre l'expédition de Cristoforo Colombo :

> C'est bien significatif le fait que, dans les premières pages de la *Cena delle ceneri*, l'auteur [...] dénonce le cynisme de la « conquête » masquée en « découverte » des Tiphys modernes, des Argonautes, qui ont conquis l'Amérique, non poussés par le désir de connaissance, mais par l'avidité du gain. Ils ont troublé la paix d'autrui, ils ont confisqué les terres et les richesses à d'autres hommes, ils ont détruit leur religion et leurs coutumes [...]. Un très grand mérite de Bruno est justement celui d'avoir été l'un des rares témoins de son époque qui ait osé dénoncer la piraterie des conquérants[16].

Giulio Giorello exprime des considérations semblables :

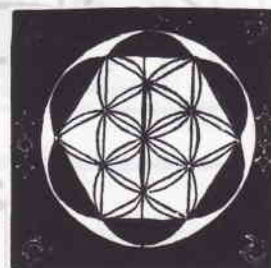
> Les navigateurs de nos océans, de ceux de l'antique mythologie jusqu'aux hommes comme Colombo, ont enseigné aux indigènes des terres qu'ils ont « découvert » surtout « l'art de s'assassiner et de se tyranniser les uns les autres » (et donc leur vol a été vraiment fou, parce qu'ils ont exporté les manières européennes de la violence). Au contraire, le philosophe de la nature, armé juste de sa raison, « a dépassé l'air, a pénétré le ciel, a parcouru les étoiles, a passé les limites du monde » et, de cette façon, « a donné des yeux aux taupes », c'est-à-dire qu'il a affranchi de l'ignorance au moins la partie d'humanité capable de suivre vertu et connaissance[17].

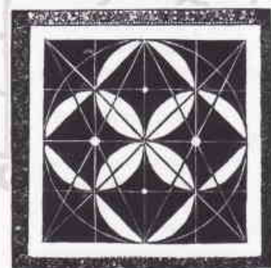
Même le philosophe Umberto Galimberti souligne la condamnation brunienne de la « conquête masquée en découverte » : « Les populations amérindiennes, écrit Bruno, avaient leur culture, leur langue, leur religion. Elles avaient le droit de vivre en paix selon leurs lois et leurs coutumes. Mais la convoitise sans scrupules du profit a transformé des présumés marins désireux de connaissance en vils pirates assoiffés d'or et d'argent[18]. » Bruno écrit dans *Lo spaccio della bestia trionfante* qu'ils embarquèrent sur leurs navires « l'abominable Avarice, avec le Commerce hâtif et vile, avec la Piraterie désespérée, Rapine, Fraude, Usure et les autres servantes criminelles, bonnes et préposés »[19].

Mais cette attitude n'est pas suggérée seulement par la grande humanité de Bruno, son sens de justice, sa compassion pour les gens exploités et souffrants ; il y a encore un élément très important qui conditionne son avis : Bruno avait compris que, pour connaître vraiment l'homme, il fallait le penser en harmonie avec les autres éléments de la nature, sur lesquels il ne peut pas et il ne doit pas exercer des pressions et sa domination incontestée. L'homme ne peut pas être considéré « maître et dominateur du monde », comme la religion et la science de son temps le voulaient et comme le veut, en effet, notre monde globalisé, en crise écologique et très près du collapsus ambiant.

Dans une perspective qui se rapporte bien à notre temps, Giordano Bruno affirme l'importance des relations harmonieuses, parce que, comme Galimberti l'écrit, « le sort de l'homme n'est pas disjoint du sort de l'autre homme, ni des entités de la nature, comme l'eau, l'air, les animaux, les plantes, la terre, envers lesquels nous avons, surtout aujourd'hui, des devoirs qu'aucune morale n'a contemplé jusqu'à maintenant, à l'exception de la morale brunienne »[20].

Chez Giordano Bruno, la valeur de la tolérance se lie lucidement à la conception d'un univers « sans murailles » où les infinis systèmes solaires coexistent. Bruno « récrit », au nom de l'infini, les rapports de l'homme avec la nature et son savoir, avec la langue, avec la littérature. Selon Nuccio Ordine, il fond ciel et terre, forme et matière, religion et vie civile, dialogue et comédie, le sérieux et le comique. Il fait « voir » ce que les autres ne voient pas. Il le fait avec la pleine conscience que chaque transgression cause une métamorphose, une nouvelle





Giordano Bruno, figures géométriques illustrant l'étude des mesures des choses.

conscience de soi-même et du monde qui nous entoure. Ce n'est pas par hasard que le philosophe amoureux du savoir témoignera de sa vie l'entrelacement serré entre existence et connaissance, parole et pensée, biographie et philosophie[21].

La pensée de Bruno, d'une part, est nomade parce qu'elle est fondée sur l'exploration au dernier degré de l'univers sensible et de l'univers culturel, sans opinions préconçues, et d'autre part sa pensée est « plurielle » parce qu'elle tend à éviter les divisions, dans la perspective de l'unité du savoir : un savoir qui n'est pas seulement interdisciplinaire, mais qui est même soutenu par l'exercice d'écritures qui dépassent les limites des genres. Mais la voie du savoir est très difficile pour Bruno parce qu'elle ne prévoit pas parvenir à des compromis. C'est un parcours qui l'engage beaucoup. Le philosophe est sûr que seule la recherche rend les choses vraies, tandis que l'apparence est trompeuse. Selon Bruno, le peintre et le philosophe font des métiers qui se ressemblent. Ces métiers partent de l'ombre. Mais les contours délinéés par l'artiste ne suffisent pas, il est nécessaire d'aller de l'avant et de traverser le seuil de l'apparence.



Giordano Bruno tient compte du monde des images avec beaucoup de soin. Il fait un usage particulier des images qui fondent son art de la mémoire, qui se dessine comme une véritable science, pas comme une simple discipline mnémotechnique. Il fait procéder la pensée par images et non par concepts. Ces derniers constituent, en effet, l'appauvrissement de l'image. L'art de la mémoire, cette « divine folie » qui a des racines très loin et qui se répand dans le Moyen Âge, passe par Raymond Lulle et arrive, dans la Renaissance, à Nicolas de Cues, à Pic de la Mirandole, à Marsile Ficin. Bruno en est l'héritier, mais il se concentre sur la valeur des images d'une façon absolument originale.

Il comprend tout de suite que l'organisation visuelle de la pensée peut favoriser le développement de la science et de la connaissance. Les temps sont bien mûrs. Et la mnémotechnique peut représenter un moment central de cette recherche.

Les images mnémotechniques, en effet, constituent les « portes » par lesquelles on peut accéder à la compréhension des structures du monde phénoménologique. Selon Frances Yates, les images adoptées par Bruno servaient à concentrer des énergies magiques pouvant faire descendre dans l'esprit humain les connaissances des agents supérieurs colloqués dans les « hautes sphères ». Il s'agit d'une théorie tout à fait limitative conçue par rapport à son interprétation hermétique de l'œuvre de Bruno. En réalité, le recours aux images a une tout autre valeur. Elles se posent comme des structures logiques de support à la recherche scientifique.

Selon Rita Sturlese, les tables visuelles sont des véritables instruments de nature technique avec une intention pratique. On peut même utiliser ces tables comme des tableaux de calculs qui permettent la composition de mots et de phrases[22]. Hilary Gatti note que le procès qui conduit à la connaissance demande l'usage d'idées ou de paramètres bien liés à l'activité de la perception sensible. Mais ce que l'esprit trouve dans le monde naturel dépend largement des axiomes et des paramètres mentaux que l'esprit même produit comme instruments de sa recherche. Bruno n'est pas tant intéressé à la géométrie euclidienne qu'à la géométrie de l'esprit « où sont définis les espaces et les mouvements de la pensée dans son parcours du sujet à l'objet, en combinant les mots, les lettres, les chiffres et n'importe quel type d'images ou de signes, de façon à obtenir des schèmes toujours plus raffinés, par lesquels cueillir ce sens de l'ordre qu'on peut à peine percevoir dans le chaos des images sensorielles »[23]. En réalité les images ont un double caractère et un double signifié : elles se posent comme des signes complexes à grande valeur symbolique, dans lesquels on peut comprimer et contenir beaucoup d'informations, diversement enchaînées entre elles, même de façon synesthésique et avec une valeur ordonnée ; en même temps elles constituent des instruments linguistiques et interprétatifs par lesquels on peut même mettre en évidence la structure des choses. Ces instruments, tel un miroir de procès mentaux, sont traduisibles suivant des codes différents : les images peuvent se transformer en mots, les mots en chiffres, les chiffres en symboles, etc. Du reste, dans notre esprit, les images du monde des sens se mêlent aux intentions et assument des formes différentes en se transformant chaque fois en mots, en sons, en images, ou en se constituant à l'intérieur de structures composites spéciales, qu'on pourrait définir « intermédiales », en utilisant un concept spécifique à la contemporanéité[24]. À ce propos, on ne doit pas oublier que Bruno observe le monde avec les yeux du philosophe et du poète. Je crois qu'il avait bien compris le mécanisme de la perception en ce qui concerne la dimension synergique. Il examine attentivement les sens et leur fonctionnement, mais il souligne aussi l'importance des fonctions de la fantaisie et de la réflexion. La fantaisie accueille les sollicitations des sens pour les enregistrer, les combiner, les diviser[25]. Mais parmi les portes d'accès à travers lesquelles « le chasseur d'âme » lance ses liens, il y a aussi la porte de l'esprit ou de l'imagination[26]. Alors, on a envie de se souvenir de ce que Paul Zumthor a écrit sur les œuvres « intermédiales » et synesthésiques, et sur comment elles arrivent à solliciter un même point intérieur, bien qu'elles passent par des voies sensorielles différentes. Les signaux peuvent passer par l'œil ou par l'oreille, mais c'est toujours le même lieu qui est frappé au-dedans de nous[27]. C'est toujours le même lieu caché au centre. Et de ce point un renvoi informulable irradie ; c'est une « présence » irrésistible, d'autant plus unique, qui se forme. C'est la « magie » synesthésique, mais c'est aussi le miracle de la perception ordinaire ! En effet, les signaux qui viennent de l'œil, de l'oreille et des autres sens sont toujours réorganisés par une « voix » *sui generis* qui naît de l'intérieur.

En réalité, avec ses recherches sur l'art de la mémoire, Bruno veut expérimenter de nouveaux instruments de recherche interlinguistique orientés vers la connaissance scientifique.

Hilary Gatti souligne que les images de Bruno acquièrent un signifié en tant qu'« instruments logiques » de représentation visuelle par lesquels on tente de « peindre » les éléments d'un univers infini composé de matières faites d'atomes. Tout cela rend ces « instruments » très différents des icônes ou des talismans magiques qui cachent de mystérieux pouvoirs occultes[28], selon l'interprétation de Frances Yates. Au contraire, il s'agirait, en substance, d'un problème qui investit même la redéfinition de l'imaginaire scientifique ou, de toute façon, d'une « tentative de traiter les images mentales de manière scientifique, en relation avec le fonctionnement complexe de l'esprit dans le temps et dans l'espace »[29].

Si l'on parle de « magie », on doit parler de « magie mentale », c'est-à-dire ce type particulier de capacité géniale de regarder le monde selon un œil différent : un œil qui capte les images et qui sait les transformer en structures mentales actives. Ces structures auront la capacité d'informer (même dans le sens de « donner une forme, mettre en forme » ; du latin *in-* [inductif] et *forma*) le monde, dans un procès qui amplifie tous les reflets en spirale. Il s'agit, au fond, de cette activité de pensée extraordinaire qui transforme le désordre des impressions sensorielles en connaissances lucides et ordonnées.

Avec Bruno, l'on pourrait parler de véritable pensée par images. En effet, dans ses œuvres, la pensée se rapporte aux procès très compliqués qui, souvent, s'organisent au-dehors de la logique. Galimberti nous rappelle que la psychanalyse possède une certaine maîtrise de la pensée par images : Jung, Freud, aujourd'hui James Hillman, qui accusent la psychanalyse d'« insuffisance imaginative ». Mais la psychanalyse, dans sa tentative de s'accréditer comme science, a perdu son âme.

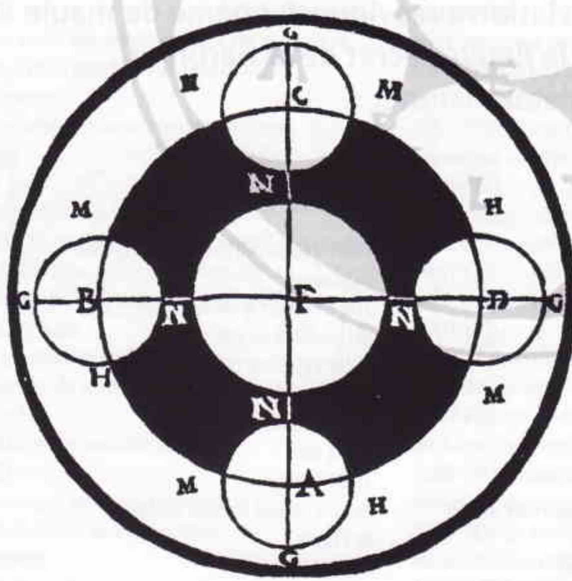
> La magie de Bruno se pose dans ce courant souterrain de pensée, la « pensée par images », qui, même s'il a été perdant en Occident, continue a être la source secrète de la pensée. À cette source on peut accéder, comme Platon le voulait, par des expériences érotiques, mais non par des architectures logiques. On doit lire, à ce propos, le *Symposium* et le *Phèdre*, où l'on parle d'amour et de la folie divine. Là on dit que l'amour est une forme de folie à laquelle les amants s'adressent « pour dire ce que, autrement, il ne pourraient jamais dire, c'est pourquoi ils parlent de façon énigmatique et obscure »[30].

Quoi qu'il en soit, il y en a même qui n'exclut pas la valeur des œuvres mnémotechniques de Bruno au stade technique réel, en le démontrant par des exemples pratiques. C'est le cas *sui generis* de Gianni Golfera, auteur d'un livre qui offre les clés interprétatives et les meilleures stratégies pour mémoriser un nombre surprenant de notions. Mais Golfera lui-même montre une extraordinaire capacité de mémoire aussi. Il est considéré par la communauté scientifique internationale comme « l'homme avec la plus grande mémoire dans le monde » ; il connaît à la lettre plus de 260 livres, il se souvient de séries de 10 000 chiffres à la première écoute et il est capable de mémoriser les noms de 1 000 personnes à la première rencontre[31] !

Mais dans le riche bagage brunien, l'intuition qui semble répondre d'une façon plus fonctionnelle à la dimension de notre temps et à ses nécessités est, sans doute, celle qui, jusqu'à aujourd'hui, s'est éloignée le plus de la pensée occidentale dominante (soit de type religieux – selon la ligne juive et chrétienne –, soit de type scientiste), c'est-à-dire la négation absolue de la centralité de l'homme qui, parmi les entités de nature, a été privilégié comme celui qui peut soumettre chaque chose.

Bruno, au contraire, soutient la suprématie des équilibres instables, toujours en reconstruction. Il a été négligé par les savants de son temps lorsqu'ils allaient ouvrir la voie que la pensée occidentale aurait parcourue. Mais aujourd'hui, c'est le moment où il faut rendre des comptes parce que le pouvoir de l'homme sur la nature inquiète l'homme lui-même. Son *pouvoir de faire* est devenu plus grand que son *pouvoir de prévoir et de diriger son histoire.*

Aujourd'hui le nombre de philosophes qui sont convaincus de l'utilité de valoriser la pensée de Bruno augmente. En particulier, Umberto Galimberti croit que donner relief à sa philosophie, c'est très important et pas seulement pour y voir l'actualité de l'anticipation des *infiniti mondi* (mondes infinis) contre le géocentrisme de son temps : pour y reconnaître la grande figure de celui qui, juste en vertu de la théorie des mondes infinis, a douté que l'homme puisse être pensé comme le centre de l'univers, donc en plein droit d'en disposer, naïvement, selon les modestes et terribles schèmes d'un projet acritique qui, jusqu'à ce jour, a imposé la loi de l'homme (occidental) sur le Tout, contre la loi du Tout à laquelle se référait la magie de Bruno[32]. ∞



Notes

1 Nuccio Ordine, cité dans Enzo Marzo, « Giordano Bruno, eretico più forte di ogni rogo » [entrevue avec Nuccio Ordine], *Il Corriere della Sera*, 2 novembre 2002.

2 N. Ordine, *La soglia dell'ombra. Letteratura, filosofia e pittura in Giordano Bruno*, Venezia, Marsilio, 2003.

3 Pierre Hadot, dans *id.*, *ibid.*

4 E. Marzo, *op. cit.*

5 Michele Ciliberto, « Primera del tutto è la materia », *Il Manifesto*, 17 février 2000.

6 Guido del Giudice, éditorial du 17 février 2007, [En ligne], [www.giordanobruno.info].

7 Voir Frances Yates (1964), *Giordano Bruno e la tradizione ermetica*, Bari-Roma, Laterza, 1998.

8 G. del Giudice, « Lettera aperta al Direttore de *Il Foglio* », *Il Foglio*, 30 août 2005.

9 Voir Hilary Gatti, *Giordano Bruno e la scienza del Rinascimento*, Milano, Raffaello Cortina Editore, 1999.

10 Giordano Bruno, *Opere italiane*, UTET, 2002.

11 Ilya Prigogine, « Prigogine : con Bruno », *Il Corriere della Sera*, 30 mai 2003.

12 *Id.*, *ibid.*

13 G. Bruno, « Lampas triginta statuarum », *Opere magiche*, Milano, Adelphi, 2000.

14 Voir M. Ciliberto, *Pensare per contrari. Disincanto e utopia nel Rinascimento*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2005.

15 E. Marzo, *op. cit.*

16 Pierre Hadot, « Il prezzo da pagare per il diritto di parola », *Il Corriere della Sera*, 13 février 2003. Il s'agit ici d'une anticipation de la préface au livre de Nuccio Ordine, *La soglia dell'ombra. Letteratura, filosofia e pittura in Giordano Bruno*, Venezia, Marsilio, 2003.

17 Giulio Giorello, « Il folle volo da Ulisse a Bruno », *Il Corriere della Sera*, 21 juillet 2003.

18 Umberto Galimberti, « L'Eredità di un Filosofo. Giordano Bruno – L'uomo non è affatto il padrone del mondo », *La Repubblica*, 10 janvier 2004.

19 G. Bruno, *Opere italiane*, *op. cit.*

20 U. Galimberti, *op. cit.*

21 Voir Nuccio Ordine, *op. cit.*

22 Voir Rita Sturlese, « Il « De imaginum, signorum et idearum compositione » di Giordano Bruno ed il significato filosofico dell'arte della memoria », *Giornale critico della filosofia italiana*, mai-août 1990.

23 H. Gatti, *op. cit.*

24 Voir Dick Higgins, *Horizons. The Poetics and Theory of the Intermedia*, Carbondale, Southern Illinois Univerity Press, 1984.

25 Voir G. Bruno, « De magia », *Opere magiche*, *op. cit.*

26 Voir G. Bruno, « De vinculis in genere », *Opere magiche*, *op. cit.*

27 Voir Paul Zumthor, « I grafemi e i vocemi di Henri Chopin », *La Taverna di Auerbach*, n° 1, 1987.

28 Voir H. Gatti, *op. cit.*

29 *Id.*, *ibid.*

30 U. Galimberti, « Giordano Bruno. La divina follia contrapposta alla scienza », *La Repubblica*, 11 février 2001.

31 Gianni Golfera, *L'arte della memoria di Giordano Bruno*, Milano, Anima Edizioni, 2005. La technique de Golfera a été étudiée et vérifiée scientifiquement par l'Institut San Raffaele de Milan. Les recherches ont confirmé l'habilité de Golfera dans l'usage consciente du cerveau et de la mémoire, mais les savants n'ont pas réussi à établir les limites de ses capacités.

32 Voir U. Galimberti, *Giordano Bruno...*, *op. cit.*